Oscar Dunn

FOULE ET SOLITUDE

MÉMOIRES

D'UN

VIEUX GARÇON

RECUEILLIS ET COMMENTÉS

PAR

ALPH. CYNOSURIDIS.

MONTRRÉAL
A VENDRE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1865.

po

ju
ne
lir

je
un

re
ég
de
ce
n'
tr

UN MOT DE PRÉFACE.

Va ! pauvre petit livre. Je te souhaite des lecteurs, pourvu que tu ne les ennuyes pas trop.

On te trouvera peut-être insipide, ma foi ! sans t'injurier, c'est peut-être vrai, mais enfin, va toujours ! tu ne seras pas la première sottise que le public aura dû lire et cette pensée me console.

Le *type* que j'ai voulu peindre est un être réel, dont je me suis fait l'écho ; si ses *idées* déplaisent à quelques-uns, ça n'est pas ma faute.

Si l'on trouve que j'ai fait là une blague très-peu intéressante, pourvu qu'on me lise, le reste m'est parfaitement égal, on n'a pas vingt ans pour se soucier énormément de l'opinion publique. Si on me lit, le peu de bien que cet ouvrage est destiné à faire se fera peut-être et on n'aura plus raison de faire trop de reproches à votre très-humble,

L'AUTEUR.

FOULE ET SOLITUDE.

MEMOIRES
D'UN VIEUX GARÇON
RECUEILLIS ET COMMENTÉS

PAR

ALPH. CYNOSURIDIS.

CHAPITRE I.

OÙ JE CROIS DEVOIR ME PRÉSENTER AU LECTEUR POUR LUI FACILITER L'INTELLIGENCE DE CE QUI VA SUIVRE.

Par habitude ou par tempérament, je suis flâneur.

Inutile d'expliquer le sens de ce mot, on l'a déjà fait assez souvent ; il n'a pas le sens injurieux que lui donne l'homme d'affaires.

Les *hommes d'affaires !*...... En voilà une race que j'aime ! Je vous demande un peu si l'homme, ce chef-d'œuvre de Dieu, n'a été mis au monde que pour faire

fortune, amasser au profit d'héritiers qui souvent ne seront même pas de son sang ; spéculer, c'est-à-dire en vrai bon français : s'enrichir en volant les moins habiles que lui ?

En donnant à l'homme une intelligence étonnante dans sa vaste compréhension, l'Auteur de toutes choses n'a-t-il pas marqué qu'il devait surtout goûter les plaisirs de l'esprit ? Pourquoi des sens si merveilleux ? si nous devions nous interdire les délicieuses jouissances qu'ils nous peuvent procurer ?

Pourquoi des yeux ? sinon pour voir toutes les beautés que la nature nous offre partout en dehors de nos villes, ou les prodiges de l'industrie et des arts qui s'étalent si complaisamment à nos regards dans les vitrines du commerce ?

Pourquoi des oreilles ? sinon pour tout entendre depuis le roi de la basse-cour jusqu'au rossignol de la forêt ; depuis " *St. Patrick's day on the morning,*" hurlé par les orgues de barbarie de nos faux Italiens, jusqu'au " Carnaval de Venise," tombant de l'archet de CAMILLA URSO ?

Pourquoi une si exquise sensibilité à notre palais ? sinon pour jouir de tant de bonnes choses, à commencer par le café chez ALEXANDRE et les pâtés aux huitres chez GIANELLI ?

Et cætera ! le tout, bien entendu, soumis aux lois de la morale. Et dire que l'homme d'affaires blâme toutes ces charmantes distractions.... Ah ! l'Ostrogoth !

Un homme d'affaires c'est un gros monsieur à lunettes qui marche toujours droit devant lui sans regarder

devant quoi il passe. Craignant toujours de perdre l'occasion de gagner une piastre, il redoute la moindre indisposition ; aussi aux premiers indices de froid, vous le voyez disparaître dans un immense *pardessus* et se couvrir la tête d'un casque, et souvent quel casque !.... Il va toujours très-vite, ne sort que pour revenir et ne marche que pour arriver.

Le flâneur, au contraire, sait rarement où il va, il sort ponr sortir, marche pour marcher. Aussi indifférent aux variations de la température qu'au reste des choses de ce monde, les jours d'orages, il marche avec la lenteur et la gravité d'un sénateur romain ; aux chaleurs tropicales de l'été, il va à perdre haleine; l'hiver, il n'endosse le paletot qu'après avoir gagné une fluxion de poitrine ou peu s'en faut et ne couvre sa tête de fourrures qu'alors que le catarre l'aveugle. Et pourquoi ?.... parceque, livré aux préoccupations de l'esprit, il ne s'aperçoit pas des accidents du corps. Il va étudiant, comparant, réfléchissant. Sans écouter, sans presque regarder, il voit et entend tout ce qui se passe autour de lui ; rentré dans sa cellule, il compose, de ce qu'il a *butiné* de visages en visages, un miel délicieux pour ses jours de rêverie ou de mélancolie.

O ma modestie, je t'en veux ! sans toi, j'en aurais encore long à dire sur les qualités du flâneur !..... Disons seulement que le flâneur ne sort pas pour voir les dames qui sont sur la rue, exhiber les grâces quelquefois problématiques de sa tournure , ou servir d'enseigne à son tailleur. Non, le fainéant, le désœuvré et le fat se promènent ainsi, seul—le philosophe *flâne.*

Pardon, lecteurs, je crois que j'allais oublier que ce

premier chapitre est tout simplement destiné à vous dire que je suis un flâneur et peut-être...... vous pouvez penser que je l'aurais dû dire moins longuement.

CHAPITRE II.

JE FAIS LA CONNAISSANCE D'UN CONFRÈRE TRÈS-AIMABLE.

En flânant, je rencontrais quelques fois un homme que je ne pouvais m'empêcher de remarquer. Il était grand, sa mine était fière sans être orgueilleuse, sa démarche ferme, ses cheveux gris étaient soigneusement peignés, il ne portait pas de barbe. Mais ce que je regardais avec le plus de plaisir, c'était le regard de ses grands yeux bleus au fond desquels on lisait une immense tendresse. J'aimais à voir ce regard tantôt se promenant sur les passants avec une expression de fine malice, tantôt fixé dans le vague de l'infini semblant y chercher une image dont le souvenir remplissait son âme de tristesse.

Un jour je rencontre mon inconnu pour qui j'éprouvais malgré moi la plus vive sympathie. C'était sur la rue Notre-Dame, nous avions à traverser en sens contraire la rue St. Lambert, c'était au commencement de l'hiver, la rue était une mare de boue, le passage était étroit et je m'y trouvais engagé. Je ne sais par quel hazard, je pensai à lui céder le pas et je revins sur mes traces. Il me remercia par un salut plein d'une froide politesse, que je lui rendis du mieux qu'il

me fut possible, parce que c'était *lui !* Après ce jour, chaque fois que nous nous rencontrions, c'était en passant un gracieux salut.

Environ un mois après j'étais arrêté devant un bris de voiture, mon homme survient, s'arrête, me demande ce qu'il y a et la conversation s'engage.

Au bout d'un quart-d'heure nous étions les meilleurs amis du monde, et nous échangions nos cartes. Je lus sur la sienne " M. Claute," je m'inclinai et je me préparais à le laisser quand, sous prétexte qu'il faisait froid et que je n'étais pas très-chaudement vêtu, il m'offrit d'aller chez lui, à quelques pas, me réconforter d'un cigare et d'un verre de vin. Comme, dans le fond, la chose m'était parfaitement indifférente, j'acceptai.

Je trouvai tant de charmes à sa conversation qu'au moment de partir je lui demandai la permission de revenir, permission très-gracieusement octroyée. Depuis lors je fus chez lui un visiteur assidu, ne passant jamais une semaine sans aller recueillir de sa bouche les leçons de sagesse qu'il me donnait si volontiers. Aujourd'hui ce brave homme est parti, il cherche dans les voyages la distraction et l'oubli de souvenirs trop amers ; j'écris pour me rappeler le bon temps d'alors. Peut-être ces pages feront-elles du bien, je l'espère ; *ses* idées sur le monde pourront, je crois, éclairer quelque cœur. Honneur à *lui !*

Peut-être après m'avoir lu, vous penserez, lecteurs : " Quoiqu'on en dise, le cœur d'un homme est donc plus sensible que celui d'une femme ! " Ce sera ma récompense, car alors j'aurai été un interprête fidèle de ce que j'ai vu dans un cœur aussi tendre que loyal.

CHAPITRE III.

CHEZ M. CLAUTE.

M. Claute demeurait dans un rayon d'une demi-lieue autour de la place d'Armes. Il vivait à la parisienne, occupant un appar ment meublé et mangeant à un restaurant peu éloigné. A ma seconde visite il me fit tout visiter.

Son appartement se composait de quatre pièces : un salon, un cabinet de travail, une chambre à coucher et une petite pièce où dormait son domestique, un enfant de treize à quatorze ans.

Le salon était meublé avec beaucoup d'élégance et révélait un goût exquis. Sur une table à côté d'un lutrin était une boîte à violon.

Le cabinet de travail contenait un canapé pour la sieste, une bibliothèque remplie de livres qui devaient souvent s'entre-regarder avec étonnement : toute la collection des poèmes épiques à côté des plus profonds traités de philosophie ; ceux des poètes modernes qu'on peut lire à côté des ouvrages de droit les plus célèbres, etc. Vis-à-vis la bibliothèque, un secrétaire encombré de cahiers. Au-dessus du secrétaire un cadre voilé ; dans un coin un chevalet d'artiste entouré d'une demi-douzaine de grands cartons et de tout l'attirail ; à l'angle opposé de la chambre, une petite colonne supportait un petit coffret noir qui, du premier coup-d'œil, me sembla recéler un mystère, et moi je raffole de mystères.

La chambre à coucher était meublée avec une aus-

tère sévérité : un lit, une grande armoire, une chaise et... un prie-Dieu. En me montrant ce dernier meuble, il me dit :

—" Peut-être ceci vous étonne ?

—" Non, je sais qu'il est des jours où il fait bon d'être là-dessus.

—" Merci, nous pourrons nous comprendre."

Je m'inclinai sans rien dire et nous retournâmes au salon.

Là, tout était réglé. Je n'y allais qu'aux heures où je le savais à faire la sieste : je le trouvais étendu sur son canapé, je prenais un fauteuil et m'asseyais près de lui, puis j'écoutais. Quand nous avions causé pendant environ une demi-heure, nous allions au salon fumer, après quoi un petit tour sur la rue pour faire des études de mœurs.

Surpris de ce que nous ne fumions jamais dans le cabinet de travail, je lui en demandai un jour la raison. Il répondit, en me montrant le cadre voilé : " A cause de cela."

" Bon ! pensais-je, encore un mystère ! " et je jetai involontairement les yeux sur le coffret noir pour lui demander s'il n'avait pas de relation avec cette image qu'un voile épais dérobait à la curiosité de mon regard.

CHAPITRE IV.

MA PERSPICACITÉ (!)

Il y avait dans M. Claute bien des choses qui m'intriguaient. Il vivait seul, jamais je ne voyais personne

chez lui, il était très-rare qu'il eût à saluer quelqu'un dans la rue...... Je me demandais souvent ce qu'il était : je ne lui voyais exercer aucune profession, bien que les livres de droit permissent de le supposer avocat ou, pour le moins, notaire.

Avait-il de la fortune ?...... Il en fallait pour vivre comme il le faisait.

Enfin, était-il garçon, marié ou veuf ?

Pourtant un jour, je me dis :

“ *Garçon*, sa chambre à coucher aurait un autre aspect ; un vieux garçon se reconnait à sa manière de se meubler, d'ailleurs la conversation de M. Claute est trop...... *polie* pour me permettre une telle supposition.

“ *Marié*, il aurait sa femme, çà c'est évident à l'œil nu.

“ *Donc*, il est veuf ; ” et je croyais *mordicùs* qu'il était veuf. Puis avec cela je m'expliquais tout le reste.

Le cadre voilé, le portrait de sa femme ; le coffret d'ébène, l'écrin de la défunte ; madame en sa vie n'avait pas aimé le tabac, il ne voulait pas fumer devant son portrait, parce qu'il avait la superstitieuse religion du souvenir, cette *folie* des âmes tendres et sensibles que le monde ne comprend pas.

En mourant, sa femme lui avait laissé de la fortune et point d'enfants, ce qui lui avait permis d'abandonner sa profession quelle qu'elle ait pu être pour vivre de ses rentes, etc.

Je vous avouerai que j'étais fier de ma découverte et tout orgueilleux de ma perspicacité, et, n'eût été ma sensibilité excessive au froid, j'aurais fait comme Archi-

mède à propos de sa fameuse invention, mais nous étions en mars......

Cependant, hélas ! je le dis à ma *honte*, ce beau rêve ne dura pas longtemps.

Un jour, je lui disais : " Vous êtes logé comme un prince, il ne vous manque rien.

—" *Si fait !* répondit-il, il me manque quelque chose et c'est beaucoup.

—" Quoi donc ?

—" Mon jeune ami, rien n'est complet sans une femme.

A cela, je répondis étourdiment comme un imbécile : " Eh ! parbleu ! prenez-en une ! "

Il pâlit étrangement, une larme brilla dans ses cils, un sanglot vint mourir dans sa gorge : " Prendre une femme ! " murmura-t-il. Il était visible, sans télescope, qne j'avais dit une sottise, je tentai de la réparer :

—" Maître, lui dis-je, je comprends que je viens de faire se rouvrir une ancienne blessure, je vous prie de me le pardonner.... Mais il faut être raisonnable : personne plus que moi ne garde le souvenir des morts, mais je crois que *la morte* ne devrait pas s'offenser de vous voir prendre une nouvelle compagne.

—" La morte !—une nouvelle compagne !—je ne vous comprends pas !

—" Oh ! alors..... pardon ! mais je vous croyais.... veuf ! "

—" Veuf !... oh ! non —je n'ai pas même ce triste bonheur ; je n'ai jamais été marié."

Sa tête tomba dans ses mains et il réfléchit pendant quelques temps, puis il se leva, vint à moi d'un air ému, prit ma main, la pressa cordialement dans les siennes et me dit : " Un jour je vous expliquerai tout ! ".

Nous achevâmes en silence de fumer, et je partis.

Cette nuit-là, à deux heures du matin, j'étais encore devant ma table à me demander ce qu'était M. Claute, puisqu'il n'était pas veuf.

Qu'était le cadre voilé ? qu'était le coffret noir ? pourquoi ne fumions-nous pas dans le cabinet de travail ? etc. Je me perdais dans une série de mystères.

Tout-à-coup, je me dis : " Pour mieux réfléchir, les Américains mettent leurs pieds sur la table," je le fis.

Rien ! le mystère était toujours là.

Après dix minutes, je continue ma pensée : " Les Allemands fument," j'allumai ma pipe.

Inutile ! je ne trouvais pas.

Au bout d'une demi-heure, j'ajoute : " Les Anglais boivent," je me levai, cherchai partout, dans ma chambre il n'y avait que de l'eau : " N'importe ! essayons." Je bus deux grands verres d'eau et je repris ma place.

Pas d'avantage !

En désespoir de cause, je me couchai, et, après quelques minutes, je... m'endormis, en murmurant cette maxime d'une incontestable vérité :

" Décidément le monde est une drôle de chose et l'homme... une drôle de bête !"

Puis je rêvai... que j'étais Procureur-Général.

CHAPITRE V.

QUELQUES IDÉES DE M. CLAUTE.

De toutes les leçons que me donnait mon respectable ami, il en était surtout une qui revenait bien plus souvent que les autres, et c'est précisément celle là que je suis toujours *au moment d'oublier*.

" Renfermez votre idée en le moindre nombre de mots possible."

C'était un drôle d'homme : quand *la tête* parlait c'était par courtes maximes, par phrases détachées, il choisissait toujours la langue qui pouvait rendre le plus énergiquement et le plus laconiquement possible l'idée qu'il voulait transmettre.

Quand, au contraire, *le cœur* s'en mêlait, il causait longuement, ses phrases s'enflaient et s'épanouissaient, et puis une fois *parti*, il ne s'arrêtait plus. C'était une transformation complète.

Bientôt nous entendrons parler le cœur, en attendant pour vous donner une idée de ce qu'était la tête, je veux citer ses principales maximes, ce que *lui* nommait des " idées sur les choses de ce monde."

" Vous n'êtes pas le *teneur de livres* de votre prochain et ne serez pas responsable de ses comptes.

" Ne vous inquiétez jamais de ce que le monde peut dire de vous : ceux qui *parlent* ainsi ne feront point partie, je vous le promets, du jury quand viendra le grand jour.

" *Il mundo va da sè*, le monde peut marcher sans que vous ou moi y mettions la main. Laissez le faire.

" Soyez sûr que la plus sanglante injure ne vaut pas le mal qu'on se donne en se mettant en colère.

" Quels que soient les travers du monde, ne parlez jamais que de ceux que vous pouvez, vous-même, corriger ou faire corriger. Tout ce que vous pouvez dire des autres rentre dans la catégorie des paroles inutiles."

Il disait : " Pour sauver le monde, il faudrait que l'on s'aime." Je répondis :

—" Mais, maître, est-ce que l'on ne s'aime pas ?

—" C'est-à-dire on s'aime trop... soi-même."

A propos des jeunes gens : " L'égoïsme ! encore l'égoïsme ! toujours l'égoïsme ! Pour se sauver, il leur faudrait *aimer*. Croyez-le, ce n'est pas l'austérité des mœurs, ou la rigidité des principes qui sauvent de la débauche. Ce sont là de faibles barrières aux terribles passions de l'homme ; il faut la foi, surtout il faut *l'amour*, l'amour vrai, l'amour de l âme ! "

Un jour, je le rencontre sur la Place d'Armes, à l'issue de la grand'messe, il me dit :

—" Voulez-vous une excellente leçon ?

—" Volontiers. Qui va me la donner ?

—" La foule qui encombre cette place.

—" Maître, est-il juste de prendre des leçons sans payer le professeur ? "

—" Mon jeune ami, plus tard vous trouverez que le monde vous a fait assez de mal pour que vous puissiez prendre, en manière de compensation, le peu de bien qu'il offre.

—" Voyons la leçon !

—" Regardez cette foule : inspectez ces habits, ces costumes ; examinez ces modes qui font de chacune une

autre édition de sa voisine; analysez l'expression de ces physionomies; y voyez-vous l'air de recueillement qu'on a droit de s'attendre à y trouver? Dites-moi pourquoi l'on vient à l'église.

—" Il semblerait que c'est pour se faire voir et puis... critiquer son prochain.

—" Hélas! oui... La foi s'en va! Mais, ajouta-t-il après un moment de silence, le monde ne lui survivra pas longtemps. Soyez sûr que nous sommes à la veille d'un épouvantable cataclysme... Heureux! ceux qui seront morts et ne verront pas cette tempête!... Aujourd'hui, il n'y a guères que ceux qui souffrent qui croient encore; car dans ce monde tout se compense et généralement le chagrin qui devrait tuer fait naître la piété qui ravive."

" Ne parlez jamais qu'avec douceur, c'est le secret de vivre heureux.

" L'affection n'est jamais perdue. L'affection qu'on offre et qui n'est pas acceptée, revient au cœur et sert de levain pour faire fermenter dans l'âme tout ce qu'elle contient de sentiments tendres et délicats.

" Ne refusez jamais l'aumône à un mendiant sous prétexte qu'il est un mauvais pauvre. Vous n'êtes pas constitué juge de votre frère, quand même il porterait les haillons de l'indigence.

" Ne jouez pas avec l'amour, un pareil jeu dessèche l'âme et la rend incapable d'aucun sentiment vrai.

" Respectez les sentiments et jusqu'aux erreurs de ceux avec qui vous vous trouvez, parcequ'il est presqu'impossible de discuter de tels sujets sans blesser son adversaire.

2

“ Quelles qu’en doivent être les conséquences, dites toujours la vérité.

“ Ne *mignardez* jamais vos phrases; même une sottise, pourvu qu’elle soit dite avec franchise, vaut mieux qu’un trait d’esprit dans une phrase papillotée.

“ Quelles que soient les apparences, ne faites point de suppositions sur le compte de votre prochain; attendez pour le juger que vous soyez positivement certain, et, si cette opinion n’est pas favorable, gardez la soigneusement pour vous-même. Mais le système le meilleur de tous c’est de laisser à Dieu le jugement de chacun.

“ Les vertus d’emprunt sont comme les autres habits, elles finissent par *montrer la corde.*

“ L’opinion publique est une vraie blague: les bons jugements du monde sont le manteau dont on essaye de se couvrir quand on commence à perdre sa propre estime.

“ Il ne devrait pas être au monde de motifs capables de faire capituler la conscience d’un honnête homme.

“ L’amour-propre est une étrange maladie, si l’on savait qu’à mesure que l’on grandit dans son estime, on baisse dans celle des autres......

“ Quand les circonstances ne se ploient pas à notre volonté, la sagesse veut que nous la fassions se ployer aux circonstances.

“ Ce que c’est que la renommée !...... Alfred de Musset a la permission d’écrire des strophes comme celle-ci :

C’était, dans la nuit brune
Sur le clocher jauni
La lune
Comme un point sur un i.

Si vous ou moi avions fait ça, on dirait que c'est du dernier stupide...... Recherchez après cela les hommages de la foule et ses bizarres faveurs.

" C'est parcequ'ils ne parlent pas, qu'on n'entend jamais les muets dire de sottises. Imitez-les le plus possible.

" L'homme qui se respecte a le droit d'exiger qu'on le respecte ; la fierté est une vertu, la fierté n'est pas de l'orgueil."

" Ne faites pas ostentation de religion, mais aux jours où les chrétiens se comptent, ne manquez pas à l'appel.

" *Believe all, trust to none.*

" Souvenez-vous étant jeune, qu'un jour vous serez vieux.

" Si nous pouvions pénétrer dans l'âme du plus cruel de nos ennemis, nous y verrions assez de souffrances et de douleurs pour désarmer nos ressentiments. Si nous ne pouvons pardonner par *charité*, pardonnons par *compassion.*

" Si vous vous trouvez forcément dans la compagnie de gens qui ne sont pas vertueux, soyez *friendly to all*, A FRIEND *to none.*

" On plaint ceux qui meurent, c'est un tort : ceux qui restent sont bien plus à plaindre.

" Les phrénologistes ont un grand tort, à mon sens : au lieu d'étudier les bosses de la tête de leurs voisins ils devraient plutôt compter les *fissures* de leur propre crâne.

" Ne vous découragez jamais. L'espoir est une nécessité du cœur qui souffre, il semble que les douleurs diminuent alors qu'on espère qu'elles finiront un jour."



Et une foule d'autres maximes, toutes un peu du même genre, que je dois passer de crainte d'être trop long. Cet homme jugeait singulièrement juste, aussi je ne me génais pas pour lui demander les arcanes de la sagesse.

" Maître, qu'est-ce qui fait l'homme de mérite ?

—" L'honneur.

—" Qu'est-ce que l'honneur ?

—" La *vertu* chrétienne.

" Maître, le secret d'être l'ami de tous ?

—" Ne se fâcher de rien.

" Maître, le secret de la sagesse ?

—" *Se taire* et réfléchir.

—" Maître, merci ! mais il me semble qu'en se taisant on s'expose à passer pour un sot.

—" Et en parlant, à prouver que c'est vrai."

" Maître, le secret du bonheur ?

—" Dieu, la piété."

" Maître, le théâtre est-il un mal ?

—" Avez-vous un confesseur ?

—" Quelques fois.

—" Cousultez-le.

—" Est-ce là la règle d'un philosophe ?

—" C'est la *règle* d'un chrétien.

" Maître, la première des vertus ?

—" La charité : aimer, pardonner.

" Maître, la première des sciences ?

—" Mourir. (......!......)

" A quoi doit-on surtout tendre dans ses rapports avec le monde ?

—" Gouverner sa langue."

Je ne pus m'empêcher de rougir.

_

Puis, il avait des définitions dignes de couronner le tout :

" *Un ami*, un homme vertueux. Tout autre est ou sera un traître ou un calomniateur.

" *Le monde*, une vaste collection......(J'en demande bien pardon à mes lecteurs, mais il a dit :) une vaste collection d'imbécilles.

" *Se battre en duel*, commettre un *crime* pour se laver du soupçon d'avoir fait une *faute*.

" *Mourir*, oublier qu'on a souffert.

" *Le sourire :* chez la femme, une arme ; chez l'homme, un voile ; pour le cœur, une armure."

—" Maître, je ne comprends pas.

—" Défiez-vous de la femme qui sourit, elle vous vaincra ; n'essayez pas de deviner l'homme qui sourit, il peut se moquer de vous ; les traits les plus cruels lancés contre votre cœur, si vous souriez, retourneront contre l'agresseur. De plus, ne vous fiez jamais à un sourire, j'en ai connus qui étaient de vrais nids de vipères.

" Les bals : théâtres de marionnettes dont souvent le diable tire les ficelles."

Mais il était surtout une définition que je trouve

impayable ; je la donne pour ce qu'elle vaut, sans en assumer la responsabilité :

" *Une coquette*, quatre-vingt-dix-neuf sur cent femmes."

CHAPITRE VI.

LES FEMMES.

Un jour, c'était chez lui, en tirant ma montre, je fais sortir de la poche censée me couvrir le cœur un bout de ruban *écossais*. Un fin sourire me fit comprendre que mon hôte avait l'œil rapide, mais il ne fut question de rien.

Le lendemain, je *flânais* avec lui ; nous rencontrons ma...... *cousine*. Je la salue avec l'expression de regard obligée, mon diable d'homme s'en aperçoit et à peine elle était passée qu'il me demande :

" Est-ce celle au ruban écossais ?"

—" Ma foi !...... Eh ! bien...... oui !"

—" Quoi donc ?...... ça n'est pas la peine de rougir. Je vous prie de croire que c'est moins par curiosité que par sympathie pour vous que je vous fais cette question. D'ailleurs, cette jeune fille m'a semblé devoir être aussi aimable qu'elle est jolie."

Je vous laisse à penser s'il y avait là de quoi me faire disparaître la rougeur des joues. Puis mon homme prit de là occasion de me parler des jeunes filles.

" Il y a dans le monde trois classes différentes de

jeunes filles : la coquette par légèreté, la coquette par principes, et puis la *femme de cœur*.

“ La coquette par légèreté est plus à plaindre qu'à blâmer. Elle se laisse faire la cour par vingt-cinq à la fois, mais c'est uniquement pour le plaisir de la chose : un amoureux, pour elle, c'est un cavalier qui la fait danser, la *reconduit* chez elle après les petites réunions où l'on a par hazard veillé ensemble, lui donne des bouquets de fleurs pour ses toilettes de bal, fait des vers pour son album, que sais-je moi ?...... Un jour vient où elle se fatigue de plaisir et de danse, elle se marie et devient généralement une femme de ménage passable, mais rien de plus.

La coquette par *principes*, oh ! mon ami, c'est presqu'un démon ! Cette jeune fille s'est laissé dire qu'elle était belle, aimable, spirituelle, etc. Elle l'a cru, l'orgueil a éteint dans elle tout ce que Dieu a mis au cœur de la femme pour l'orner et l'embellir. Cet orgueil fait qu'elle va dans la vie cherchant à faire admirer ses charmes, auxquels elle croit plus encore que tout autre, essayant partout leur pouvoir fatal et contente d'avoir fait des victimes. Elle se plait à faire naître l'amour, elle encourage l'espoir ; puis, au moment où le rêve est le plus beau, elle vous déchire le cœur sans aucun remords et tire de ce *jeu* barbare un cruel plaisir. Elle semble ne se douter pas que la femme qui brise volontairement le noble cœur d'un homme vertueux mérite la malédiction du ciel, qui n'a pas mis tant de grands et beaux sentiments dans le cœur de l'homme pour qu'ils soient foulés aux pieds par l'orgueil, ou pour qu'ils servent de jouets à une stupide vanité ! ”

Ensuite, changeant la direction de son discours, il me dit :

" Vous aimez ; c'est très-bien, je n'aime pas le jeune homme dont aucune femme ne peut faire battre le cœur. Mais, permettez-moi un conseil : quel que soit votre amour pour une jeune fille ne la laissez jamais vous *humilier*. Si elle tente de le faire, c'est un mauvais signe : ou bien, elle a un méchant cœur, ou bien, elle ne vous aime pas. Quand une femme aime un homme, si son amour est *vrai*, elle respecte cet homme et ne voudra pas blesser sa fierté.

" Puis, vous savez sans doute ce vieux dicton :

" Souvent femme varie,
" Bien fol est qui s'y fie ! "

" J'ai appris foule de choses qui m'ont convaincu que nos pères avaient encore pas mal raison quand ils l'ont inventé.

" Une jeune fille, je ne m'explique pas cela car c'était un noble cœur, une jeune fille donc qui était, suivant l'expression en vogue, en amour avec un jeune homme, lui donne un jour une pièce de vers qu'elle avait copiée pour lui et signe la copie de la phrase suivante, qui fit plus d'une fois mon homme se pâmer de bonheur : " Ta Julie, qui mourrait si tu l'oubliais." Eh bien, six mois après, monsieur comptait une *grande douleur* dans sa vie, et mademoiselle...... un nouvel adorateur.

" Que voulez-vous ? je ne veux point lui en faire trop de reproches : sans doute, elle subissait cette loi

de notre être qui veut que tout change ici-bas, mais qui pourrait peindre son indignation si un *homme* avait fait une telle chose !

“ Les plus habiles, disons aussi que souvent elles sont les moins sincères, les plus habiles, pour s'éviter le petit remords que doit causer le souvenir d'une pareille signature, ne veulent pas écrire,—et il est très-amusant d'étudier les excuses qu'elles se donnent quand un *ami* leur demande *l'ineffable bonheur* de recevoir une lettre. Il me souvient d'avoir entendu dire qu'une jeune fille avait donné pour excuse : “ qu'elle craignait qu'on ne vint à le savoir,” et elle redoutait je ne sais quelles conséquences, elle aurait bien voulu pouvoir le faire, mais, à cause de la malignité publique, c'était impossible. Trois semaines après, *son ami* apprend d'un autre jeune homme que celui-ci a reçu d'*elle* une lettre ! Il parait que la malignité publique n'est pas aveugle et qu'elle *choisit son monde.* Seulement, j'espère que vous ne pensez pas que l'*ami* en question aît considéré cela comme une bien forte preuve de *son* amour pour lui.

......“ En général, les coquettes sont fort rusées. Elles ne vous parlent qu'à mots couverts et laissent leurs yeux expliquer le sens de ces amphibologies ; ce qui permet de dire de grand sérieux quand vient le jour des *explications* : “ Mon pauvre monsieur, je vous prie de croire que je suis bien fâchée ; mais, enfin, vous vous êtes trompé sur le sens de mes paroles...... je ne vous ai jamais considéré que comme un ami...... etc.” Vous baissez pavillon et vous avez la consolation de penser que vous êtes un fat de vous être appliqué ce qui s'adressait à un autre. Ça c'est commode ! et je

dois avouer qu'à la place de Mademoiselle, je m'en amuserais énormément."

Voyant qu'il allait oublier un sujet fort intéressant, je pris le parti de le lui rappeler :

" Mais, maître, il est une autre classe, dites-vous, de jeunes filles : la jeune fille *femme de cœur*."

—" Oh ! celle-là, celle-là seule, est une *femme :* c'est la réalité de nos rêves de quinze ans, rêves si beaux qu'ils semblent impossibles ; c'est l'ange-gardien de l'homme, sa compagne, la vue de ses yeux, l'âme de sa vie, le bonheur de son cœur ; elle seule mérite l'amour d'un homme !

" La *femme de cœur* ne cherche pas des victimes comme la coquette, ni des danseurs comme la jeune fille légère ; elle cherche *qui aimer*. Son amour à elle, ce n'est pas un caprice, ni une passion ; c'est le *dévouement*, ce qu'il y a de plus pur et de moins terrestre dans l'amour, ce mouvement de l'âme le plus noble de tous, quand il est bien dirigé !

" Oh ! mon ami, qu'il est heureux le mortel sur qui veille la tendresse d'une telle femme ! Il ne doit plus rien désirer sur cette terre : je crois que c'est là la somme de bonheur qu'on peut goûter ici-bas.

" Oh ! malheur à celui qui, n'appréciant pas assez cet amour d'ange, s'en rend indigne !

" Anathème à celui qui souillerait d'un mot obscène les lèvres sanctifiées par le chaste baiser d'une vierge ! Celui-là est un sacrilége !

" Malheur ! mille fois malheur à celui qui ne peut donner, en échange de ce cœur si pur, qu'un cœur qu'ont sali toutes les fanges de ce monde !......"

Sa marche était devenue plus rapide, sa tête s'était relevée, ses yeux bleus s'étaient animés de reflets soudains, sa voix faisait vibrer mon âme.

Tout-à-coup, à ses derniers mots, son regard se voila, il inclina sa tête et je l'entendis murmurer : " ô mon Dieu ! si vous aviez voulu !......"

—" Maître, lui dis-je, vous avez une âme sensible, pourquoi n'aimez-vous pas ?

—" Oh ! que dites-vous ?...... Parce que j'ai trop aimé ! "

—" Je me suis souvent dit que, si vous étiez resté ce que vous êtes, la faute n'en devait pas être à vous ; vous m'avez promis des *explications*, maître ! suis-je digne de vous entendre, aujourd'hui ? "

—" Si vous saviez ce que vous me demandez ! "

—" Je le sais ! je vous demande la plus grande marque de confiance qu'un homme puisse donner à son semblable, j'ai deviné que là était le secret de votre tristesse, le secret de toute votre vie. Et si j'ose aujourd'hui vous demander ce secret, c'est parce que je vous ai donné, je crois, des preuves de mon respect et d'une amitié *filiale* qui m'autorisent presqu'à vous dire en ce moment : " O vous, que j'aime et vénère, vous qu'au prix de tout, je voudrais voir heureux, vous souffrez, pourquoi ne pas verser dans mon âme le trop plein de la vôtre ? "

Il réfléchit, puis me tendant la main, d'une voix émue il me dit :

" Oui !...... vous avez raison...... oui ! je vous le dirai. Aussi bien, vous êtes mon seul ami, le seul hôte dont la présence réjouisse quelques fois ma solitude ;

votre amitié adoucit ma douleur, et je vous aime. Quand je vous vois vous empresser autour de moi, je remercie le ciel qui a sans doute voulu, en me faisant faire votre connaissance, me dédommager de n'avoir pas de fils. Oh ! oui ! venez demain, vous saurez tout ! "

Ces paroles si flatteuses du maître me causèrent, pourtant, plus d'étonnement que de joie : je ne savais à quoi attribuer cette effusion de M. Claute, mais je compris qu'on est grandement *coupable* de blesser une âme sensible, quand la moindre marque de tendresse peut la rendre si heureuse.

CHAPITRE VII.

LA GRANDE CONFIDENCE :—LE COFFRET NOIR.

Le lendemain, vous pouvez croire que je fus exact au rendez-vous.

Je trouvai M. Claute assis devant son secrétaire ayant devant lui le fameux coffret d'ébène.

" Oh ! dit-il en me voyant, je vous attendais, et je me préparais à ce que je dois vous dire en consultant mon maître."

— " Votre *maître ?...* Je ne vous en soupçonnais pas."

—" Pourtant où voudriez-vous que j'ai pris ce que vous appelez souvent ma " sagesse." Voilà (en me montrant le coffret), voilà le maître dont les leçons m'ont appris à connaître et mépriser tout ce qu'en général le monde estime et recherche. Voilà ce qui m'a dit : Hors Dieu, tout est faux !

Ce qui m'a dit: Les douleurs sont supportables quand on croit qu'elles peuvent devenir des mérites;

Ce qui m'a dit: Ne jugez pas, car vous serez jugé;

Ce qui m'a dit enfin: La première des sciences c'est mourir!"

Il se leva, fit jouer la serrure du coffret et me faisant asseoir devant ce *maître de mon maître.* "Ouvrez" dit-il.

Je vis un morceau de velours rouge sur lequel était brodée une corne d'abondance et qui servait comme de portière. Je le regardai quelque temps puis je portai les yeux sur M. Claute qui, debout, les bras croisés, se tenait derrière moi.

" Relevez ce voile" dit-il d'une voix grave.

Je trouvai un autre voile de velours, bleu cette fois, sur lequel était brodé en lettres d'or " Céleste."

Le maître détourna la vue et sa voix tremblait un peu quand il dit. " Relevez."

Je *relevai* et bondis de surprise en voyant......... un crâne humain!

La solennité de la circonstance, puisque ce jour là je devais savoir la vie du maître, la manière joliment mystérieuse dont il procédait, cet emblême de la fortune, ce nom de femme couvrant la tête d'un squelette, l'expression presque fatidique de *ses* yeux; tout cela fit que je me plaçai debout devant le maître...... mais à distance, j'avais *peur.*

" Qu'est-ce que tout cela veut dire?"

—" Cela veut dire qu'il est deux sentiments qui d'ordinaire remplissent toute la vie d'un homme: l'ambition et l'amour.

" A peine lancé dans la vie, on se fait deux buts : la fortune et le bouheur.

" Le mobile qui anime les actions est-ce la vertu ?... est-ce même l'*honneur* tel que l'entend le monde ?... Non ! c'est faire de l'argent. Pour cela, on tue son corps et son âme. Plus de beaux sentiments, plus de nobles aspirations ! on courbe sa tête et ses facultés devant le veau d'or comme si ses faveurs devaient durer toujours.

" Ou bien on voue sa vie à l'amour d'une femme : on l'aime au point de tout oublier pour elle, il n'est nulle pensée, nulle action, nul mouvement de l'âme qu'*elle* n'inspire, pour un sourire de sa bouche on se ferait coupable, et, souvent hélas ! son *culte* balance celui de Dieu.

" Eh ! bien, où mènent ces deux passions ?... à ceci !" et, sublime péroraison, sa main saisit le crâne et l'élève à la hauteur de ma vue ; puis soudain il continue :

" Voilà la fin de tout !—Cet os décharné, ce crâne affreux dont la vue vous fit tantôt bondir de dégoût, c'était la tête d'un homme, c'était le couronnement de ce bel édifice qui réalise les plus magnifiques conceptions de l'artiste et les plus étonnantes merveilles de la mécanique : le corps humain ! Voilà ce que l'on est après avoir poursuivi toute sa vie la fortune et le bonheur !

" Suivant les expressions du premier de nos poëtes, la corruption de la tombe nous attend au trépas pour nous dire :

......Cette chair, qui fut l'homme,
Est toute entière à moi ;

C'est mon bien ma conquête !
A moi son œil de feu,
A moi sa noble tête
Ce chef-d'œuvre de Dieu !
A moi son corps superbe,
Son corps aux bras nerveux
Qui cueillaient le brin d'herbe,
Et mesuraient les cieux.
A moi sa lèvre fière !
A moi son cœur profond,
Dont les biens de la terre
Ne trouvaient pas le fonds !

...... " O mort, dis-moi, qu'étais-tu ? Aujourd'hui tu me sembles un vieux castel en ruines oublié par le temps au flanc d'une montagne, dis-moi : quels furent tes hôtes ?

" Quelle âme habitait ta charpente ? quelles idées germèrent dans ce front dont j'admire les larges proportions ? quels éclairs brillèrent dans tes yeux aujourd'hui disparus ? quelles étaient les passions qui dilataient tes narines ou faisaient trembler ta lèvre ?......

" Etais-tu drapé dans la pourpre ou couvert de haillons, ô mort que j'interroge en vain ? quel pays fut ton berceau ? quelles furent ton enfance et ta vie ?...

" Ton front porta-t-il le diadème de la science ? Etais-tu l'un des juges de la terre ? étais-tu l'un des princes de ce monde ? étais-tu soldat, ministre des vengeances de Dieu ? Etais-tu pontife du Très-Haut ? Fus-tu estimé ou conspué, vertueux ou criminel, victime ou bourreau ?......

" Nul ne le saurait dire ! C'est le secret de la tombe, et la tombe sera muette jusqu'au grand jour.

" Quelles qu'aient été nos vertus, elles ne feront

point reconnaître notre crâne de celui du plus vil scélérat. A quoi bon travailler à mériter les bons jugements du monde, puisqu'au moment où nous disparaissons de la scène, le parterre, s'empressant de prodiguer ses applaudissements aux acteurs qui l'amusent, oublie vite ceux qui ne sont plus là. *Qui se souviendra de vous après votre mort et qui priera pour vous ?*

“ Que retirera notre corps des jouissances que nous lui aurons données aux dépens du seul bien véritable ?

La femme a sa beauté, le printemps a ses roses
Qui tournent vers le ciel leurs lèvres demi-closes,
La foudre a son nuage où resplendit l'éclair,
Les grands bois ont leurs voix, mystérieuses vagues ;
La mer a les sanglots que lui jettent ses vagues,
L'étoile a ses rayons,...... mais le mort a son *ver !*......

“ Oh ! oui ! hors Dieu tout passe !...... voici la fin de tout !”

En parlant ainsi, M. Claute n'avait plus l'air d'un homme : sa figure avait une expression presque surnaturelle, ses yeux un éclat étrange ; je crus qu'il avait, comme dit l'Ecriture, un esprit de Python.

An moment où il se taisait, je craignis de voir le squelette entier se reconstruire à mes yeux sous ce crâne effrayant et j'eus peur d'entendre cette bouche sans lèvres me dire comme autrefois Samuel à Saül : Pourquoi avez-vous troublé mon repos ? et je m'écriai :
“ O maître, parlez ! parlez encore !”

—“ Cependant, dit-il en déposant son *horreur*, la mort n'est pas un mal ! Comparez à cela les douleurs de *vivre !* songez à tant d'illusions perdues, à tant de rèves

trompés, à tant d'affections méconnues, aux blessures que le monde a dû faire à votre cœur, blessures d'autant plus cruelles qu'elles sont plus cachées et que la voix de l'amitié ne les peut adoucir parcequ'il est des douleurs qu'un ami même ne peut savoir, qu'on ne dirait pas à sa mère.

"Et puis, que sont nos passions même les plus nobles ? qu'est-ce que

L'*amour*, ce mot sonore aussi trompeur qu'un songe ?

" La *gloire* ce beau rêve d'or ? "

" L'*amitié des humains* cet impudent mensonge ? "

L'*espérance* :

" Hélas trompeuse voix qui dit toujours : Demain ? "

Le *bonheur* ?

" C'est un rapide éclair, un nuage qui passe ! "

" Qu'est-ce que tout cela devant la calme majesté du repos de la mort ?

" Et puis,

Ce ver que les vivants fuient comme un être horrible,
Peut-être est moins cruel que ce ver invisible
Du remords déchirant leurs cœurs endoloris."

" Oh ! non ! la mort n'est pas un mal : la mort c'est le sommeil après les travaux de la journée ; la mort c'est le terme d'un long et pénible voyage, la mort c'est la fin de tous les maux.

"Puisque *souffrir* c'est exister ;

" La mort est une amie
Qui rend la liberté"

" Oh ! s'il était permis de désirer mourir ! *fiat !*"

CHAPITRE VIII.

LA GRANDE CONFIDENCE :—LE CADRE VOILÉ.

En achevant ces mots, le maître se jeta assis sur le canapé, il cacha sa tête dans ses mains et demeura quelque temps absorbé dans ses réflexions ou ses souvenirs. Je m'assis de mon côté et je le contemplai en silence, me demandant ce qu'il avait fallu de souffrances dans la vie d'un homme pour lui faire désirer la mort, alors que sa fortune et ses talents avaient dû lui permettre d'espérer un bel avenir.

Tout-à-coup le maître se leva, se dirigea vers le secrétaire, saisit le rideau du cadre et d'un mouvement brusque, il découvrit à mes yeux la figure si longtemps cachée.

C'était celle d'une jeune fille d'environ vingt ans, belle comme la fée d'un conte allemand : teint pâle, cheveux noirs, grands yeux bruns où se lisait une âme aimante et rêveuse ; son front d'albâtre reflètait l'intelligence. Elle devait être petite, il y avait je ne sais quoi d'enfant dans cette structure mignonne des épaules et du cou, ses mains étaient petites et blanches. Mais ce qui frappait surtout en elle c'était moins la beauté des détails que l'expression de la physionomie.

On se disait en la voyant que pour l'amour d'une telle âme, on donnerait le souvenir de la plus belle femme du monde et qu'un sourire de ses lèvres frémissantes mériterait l'action la plus héroïque. Je me tournai vers le maître :

" Et puis ? " dis-je.

—" Céleste ! me répondit-il, et certes jamais femme ne mérita mieux ce nom, c'était un ange, mon ami !...Dès la première fois que je l'ai vue, la philosophie que je m'étais faite à l'égard des femmes s'évanouit comme une vaine fumée ; je sentis que mon cœur ne m'appartenait plus. Mais... elle était promise ! Je résolus de refouler dans mon âme un sentiment insensé puisqu'il était sans espoir. J'y réussis d'abord. Dix mois durant, je la vis assez souvent sans qu'elle put soupçonner ce qui se passait dans mon cœur : j'étais maître de mes regards et de ma voix, rien ne me trahissait.

" Elle s'habitua à me traiter comme un ami et l'espèce de familiarité qui en résulta redoublait mes supplices. Je craignais sans cesse qu'*un* mot ne vint à peindre l'état de mon cœur... Ce fut alors qu'elle me permît de peindre ce portrait.

" O mon ami ! si vous saviez comme mon amour était saint et pur ! Ce que j'aimais, c'était *son âme !* ce qui aimait, c'était *mon âme !* Il semble pourtant qu'un tel amour devrait être heureux !... Dieu fait bien ce qu'il fait...mais je ne suis pas prêt à dire que son... fiancé d'alors l'ait jamais aimée d'un amour semblable au mien.

......" Un soir, j'étais seul avec elle, la fenêtre où nous étions s'ouvrait sur la rivière dont les flots calmes et tranquilles parlaient d'amour et de poésie et semblaient un jour de bonheur, la lune brillante donnait au paysage un charme magique, les étoiles semblaient les yeux des anges veillant du ciel sur nous. Cédant malgré moi à l'empire que la belle nature exerce toujours sur les âmes mélancoliques, je laissai un peu

déborder mon cœur et je lui dis les sentiments qu'éveillaient en moi les charmes d'un si beau soir.

“ Tout-à-coup elle me dit, tandis que son regard plongeait au fond du mien, elle me dit cette phrase que vous avez dite hier :

“ Vous avez une âme sensible, pourquoi n'aimez vous pas?” Oh ! alors je ne fus plus maître de moi, et je lui dis :

“ Céleste ! est-il possible que mes yeux ne m'aient jamais trahi ? N'avez-vous pas deviné le secret de ma vie ? ne savez-vous pas que je vous aime, et du premier jour que je vous ai vue ?

“ Elle sourit comme pourrait sourire un ange et ses yeux dévoilaient toute la candeur et la naïveté de sa belle âme, tandis que son regard s'arrêtait sur le mien avec une expression de tendresse et d'amour que je n'oublierai jamais.

“ Oh ! m'écriai-je, pourquoi avoir parlé ? J'aurais dû garder ce secret jusqu'à la tombe !

—“ Non, dit-elle, non, monsieur ; non ! parceque... je vous aime,” murmura-t-elle bien bas.

“ Oh ! le bonheur ne fait pas mourir ! et (ajouta-t-il d'une voix plus sourde) c'est un malheur ! que ne suis-je mort à cet instant !

“ Mais tout-à-coup son visage prit une expression de douleur indicible et elle dit : “ Mais M. N...... ! ” elle nommait son fiancé ! Puis elle ajouta en mettant ses mains dans les miennes tandisque son front s'offrait à mes lèvres :

“ Oui, monsieur, je vous aime, je vous aimerai toujours ! je sens que votre amour aurait rempli ma vie,

sans vous je n'attends point de bonheur et cependant je dois vous dire : je ne puis être à vous !"

—" Oh ! Céleste, laissez-moi l'espoir...

—" Non, non ! je ne le puis ! je ne puis, non plus, vous dire ce qui nous sépare, ne me le demandez pas, c'est un secret, c'est un mystère... mais (ajoute-t-elle avec un accent de cœur en jetant sa belle tête sur mon épaule) *ne me maudissez pas !*

" Oh ! comprenez-vous ce que j'ai souffert ?...Depuis lors j'ai cru deviner son " mystère," aujourd'hui je suis certain de le posséder,—je la plains, mais mon cœur n'a pu la maudire ! je lui pardonne et mes plus ferventes prières ont toujours été pour qu'elle *au moins* fut heureuse.

......" Après ce soir là, je ne l'ai pas revue... j'avais vingt-cinq ans, j'étais avocat, j'avais hérité d'un assez joli patrimoine, avec un peu de courage je pouvais espérer un très-bel avenir. Mais que m'importait un accroissement de fortune, puisqu'*elle* ne serait pas là pour en jouir ?... que m'importait un peu de renommée attachée à mon nom, puisque ce nom ne serait jamais *le sien ?*... j'abandonnai ma profession qui me donnait les plus belles espérances et je réalisai ma fortune. Mes capitaux bien placés, me suffisaient, *étant seul* ; je vécus *de mes rentes.*

" Un moment, je crus qu'un nouvel amour rendrait le calme à mon cœur. J'essayai de faire la cour aux jeunes filles que je rencontrais dans le monde. A cause de ma fortune, que l'on s'exagèrait, je fus assez bien reçu partout, mais à côté de leurs sourires et de leurs regards, je voyais sans cesse la bouche et les yeux de Céleste... et mon cœur restait froid.

“ Au bout de deux ans j'essayai des voyages : je parcourus le Canada, puis l'Europe, puis les Etats-Unis et l'autre Amérique. Son image me poursuivant toujours, après sept ans d'absence je revins ici. Pour éviter de la revoir je n'allai pas là où je l'avais aimée, je vins à Montréal où nul ne me connaissait. Depuis six ans, je vis seul : jamais jusqu'à vous personne n'était entré ici, le monde ne m'avait pas compris, je fuyais le monde.

—“ Et depuis quinze ans, lui dis-je, n'avez vous jamais eu de *ses* nouvelles ?

—“ Non, jamais. Seulement, un jour je vis une petite fille qui lui ressemblait, je demandai son nom, on m'a dit le nom de l'ancien fiancé de Céleste. Je crois que c'était son enfant. Mais à l'expression de tendresse qu'avait la mère, le regard de cette enfant joignait celle d'une grande mélancolie. Peut-être, la mère a-t-elle bien souffert !... ô mon Dieu ! j'espère que non !

—“ Et pendant ce temps comment avez-vous vécu ?

—“ J'ai étudié, j'ai lu, j'ai écrit, j'ai dessiné, mon violon est devenu un organe qui rendait les pensées que je ne disais pas. Vous avez vu ma bibliothèque, vous savez quelles ont été mes études et mes lectures,— j'ai compris la vérité de ce que dit Alphonse Karr à propos des bons livres : Il vaut mieux lire que vivre.

“ Vous m'avez demandé pourquoi on ne fume pas ici ; fumer est une jouissance, je ne puis me résoudre à *jouir* devant *elle.*

......“ Céleste m'avait dit m'aimer... oh ! j'ai voulu rester toute ma vie digne d'un tel amour. Sans doute, j'ai fait bien des fautes, mais au moins (et il releva la

tête avec un noble orgueil) ma conduite n'a jamais été de nature à me faire décheoir dans l'opinion de Céleste !"

En entendant ces mots je me disais *in petto*, qu'il serait à désirer que tous les amours ressemblassent à celui-là. M. Claute continua :

" Oh ! maintenant vous me *savez ;* je vous ai dit ce que je pensais ne devoir dire à personne, restez mon ami.

— " Maître ! que dites-vous ? jusqu'ici je vous aimais par *instinct*, comment ne pas vous aimer quand je sais tout ce que vous avez souffert ? C'est à moi de dire : Permettez-moi de rester votre ami, votre fils.

—" Mon *fils !*... oh ! pourquoi n'ai-je pas un fils ?... Il me semble que j'aurais rendu une femme heureuse parceque je l'aurais beaucoup aimée ! Et puis j'aurais été fier d'avoir un fils, j'en aurais fait *un homme !* Et puis aux jours des douleurs qui doivent nécessairement prendre place dans la vie, j'aurais eu un soutien et une consolation. Regret superflu !... Mon ami, mon *fils !* puisque vous le voulez, vous savez sans doute ces vers de Maurice de St. Aguet :

" Je souffre et sur mon front ridé par la douleur
Je n'ai pas une main qui vienne, douce et blanche,
Se poser comme vient un oiseau sur la branche
Du vieux saule pleureur.
Moi je n'ai plus de mère et je souffre tout seul......
Oh ! tant mieux ! que pour moi personne au moins ne pleure
Qu'une main seulement reste à ma dernière heure
Pour fermer mon cercueil.

" O mon fils soyez cette main ! "

Je voulus me récrier, il me dit : " Vous savez bien

qu'il nous faut tous mourir... et j'entrevois sans crainte le moment où ça m'arrivera."

Traduire *mourir* par " ça" me parut joliment *philosophique*, je dois l'avouer.

CHAPITRE IX.

LES HOMMES.

Voilà, certes, s'il en fut jamais, un thème fécond en observations ; aussi M. Claute ne le manquait pas ; c'était chaque jour un nouveau trait que je n'avais pas osé étudier ! et de fameux encore.

Voici à peu près le résumé de ses *causeries* et vous savez qu'il ne *mignardait* pas ses phrases.

" Le monde est un vieillard décrépit dont les vertus ont disparu tandis que ses vices ont grandi. Considérez, je vous prie les différentes classes de la société, que verrez-vous, à commencer par les plus hauts degrés de l'échelle ?

(" Je ne parle pas de l'Europe ou des États-Unis, ces grands foyers de corruption, il y a assez à voir chez nous.)

" Que sont nos hommes publics ? Comptez ceux qui doivent être tarés, soit à cause de fautes publiques, soit à raison de leur conduite privée, et dites-moi combien il en restera ?

" Dans le premier corps de l'État, dans le parlement, combien y a-t-il, je ne dirai pas d'hommes *capables*, mais de vrais patriotes ? Ce qui est encore plus triste, hélas ! c'est qu'on doive parmi les pères de la patrie *compter* les hommes *encore honnêtes* ! Cela est tellement vrai que les hommes d'honneur refusent d'entrer dans

la vie publique. Je suis même étonné de voir nos " hommes d'État" rester si longtemps dans l'arène. Il me semble qu'ils devraient depuis bien des mois être dégoûtés tant de ceux qui les suivent que de ceux qui les combattent.

" A qui donne-t-on les charges publiques ? Aux hommes remarquables par leurs vertus ou même leurs talents ?...Oh ! non. On les donne à celui dont la fortune, l'influence ou les amis pourront servir dans les élections. Il serait très-intéressant de faire un *recensement détaillé* de tous ceux qui sont aujourd'hui en place. Pour parvenir il faut *intriguer*. Oh ! oui l'*intrigue*. Voilà le roi qui de nos jours régit notre pays.

" Voyons les professions : Les notaires, ces dépositaires de l'honneur et de la fortune des familles, que sont-ils aujourd'hui ? Combien sont dignes de leur titre qu'ils devraient pourtant considérer comme une grande dignité ? Combien sont sans reproches sur les questions les plus simples de la morale ? Combien refuseraient leur ministère à la commission d'une iniquité ?

" Les médecins, ces prêtres de la mort qui devraient être des saints !... Oh ! combien peu d'entr'eux, surtout parmi les jeunes praticiens, peut-on introduire dans sa famille sans avoir à trembler pour l'honnenr de son nom !

" Les avocats ! eux qui ont pour mission de défendre et protéger l'innocence et la propriété contre l'infamie et le vol ! Combien en est-il, hélas ! qui prêtent les mains à l'iniquité, combien souillent eux-mêmes l'innocence qu'ils doivent protéger et sauvegarder. L'avocat doit être honnête et *vertueux* parcequ'il est un confesseur ; eh ! bien cherchez de l'honnêteté et des vertus dans le barreau !

" Que dis-je, dans le barreau ? que ne voit-on pas même sur le banc ? Longtemps le banc canadien fut un modèle de probité et de *vertu*, mais hélas ! aujourd'hui il est devenu un *engin politique*. Quel sentiment pénible resserre le cœur quand on parcourt la liste judiciaire. Et pourtant ces juges représentent Dieu lui-même puisqu'ils sont les MINISTRES DE LA JUSTICE.

" Sans doute il est de nobles et belles exceptions, mais pour deux noms qui sont hors la règle, combien en trouve-t-on qui forment la *généralité*.

" Le commerce n'est plus que le vol en grand ! c'est triste à dire, mais c'est épouvantablement vrai, tout de même !

" L'orgueil et le luxe, puis la recherche des moyens d'exhiber l'un et l'autre, voilà le bilan de toute la situation. A peine a-t-on, au prix de Dieu sait quoi, acquis un peu de fortune, qu'on tranche du grand : on veut prendre des manières au-dessus du *commun*, et généralement pour y mieux parvenir on singe...quelqu'actrice en vogue qui aura passé sur notre théâtre.

" Et cependant, qu'étaient les grands-pères et souvent les pères de ces beaux messieurs et de ces grandes dames d'un jour ? d'humbles cultivateurs ne connaissant que Dieu et le coin de terre qu'ils possédaient au soleil ; mais servant fidèlement leur Dieu et dépensant leurs sueurs à fertiliser le champ dont devait un jour sortir une si triste semence !

" Ah ! si au moins en devenant *aristocrates* ils pouvaient apprendre que " *Noblesse oblige*," mais tandis que leurs filles se gâtent le cœur à lire des romans, leurs fils se ruinent à entretenir des femmes perdues.

" Pour couronner le tableau, nos petits messieurs et

leurs *pimbèches* de sœurs ne parlent plus guères que l'anglais, on dirait qu'ils ont honte d'être les enfants des *pionniers* venus de France...Comme si la fleur avait honte de la racine dont elle sort ! Oh ! c'est bien, rougissez de votre pays, puisqu'il n'a pas le cœur de rougir de vous, ne parlez plus la belle langue de vos pères, vous n'êtes plus dignes de ce noble héritage ; eux étaient vertueux, s'ils étaient pauvres et ignorants... Quelle belle, quelle magnifique chose que l'éducation à en juger par de semblables résultats.

" Et puis les jeunes gens !...pauvres jeunes gens ! Il est vrai qu'ils sont bien exposés, mais hélas ! où en sont-ils rendus ?...... C'en est à un tel point qu'au premier abord on juge toujours qu'un jeune homme est un débauché, un libertin. Si au bout de quelque temps on s'aperçoit que votre conduite n'a pas varié, si on n'y trouve pas la *preuve* de ce qu'on y cherche, si vous semblez n'être pas ce que l'on a pensé, on s'étonne, vous êtes un phénomène et l'on vous étudiera parceque l'on doute encore.

" Il se trouve que vous êtes un de ces jeunes gens vertueux qui, dans l'espoir d'épouser un jour une jeune fille pure et vertueuse, se préservent des séductions et de la fange qui les entourent, parceque suivant l'expression du P. Lacordaire, ils veulent apporter autre chose qu'un cadavre aux amours de cette vierge ; Eh ! bien on n'en tiendra nul compte, si quelqu'un le dit, on ne le croira pas.

" Je le répète on vous étudiera. On vous place dans des situations fort critiques, on vous soumet à des épreuves qui font bouillonner tout ce que votre sang contient de terribles ardeurs...... Si vous triomphez, plutôt que de vous croire vertueux, on supposera la *nécessité !*

“ Voilà ce qu’ont gagné ces jeunes gens qui oublient que la vertu n’est pas une idéalité impossible : ils se perdent eux-mêmes corps et âme, ils gâtent le métier, ils déshonorent le titre de “*jeune homme*” titre pourtant bien beau quand il est porté comme on le doit.”

“ En somme, résumons en jugeant le monde par les conversations qu’on y entend.

“ Si vous êtes avec des hommes âgés, avant un quart-d’heure, vous entendrez raconter un trait déshonorant sur le compte d’un homme public, ou bien le réçit d’une aventure plus ou moins dirigée par la morale ;

“ Avec des jeunes gens, vous êtes sûr qu’on parlera d’obscènités ;

“ Avec des femmes, on critiquera le prochain ou on racontera des histoires scandaleuses. Oui, même les femmes ont oublié la charité ! elles ne laissent de répit aux absentes et aux absents qu’à cause des nouvelles modes dont il faut bien parler un peu.

“ En face de tout cela, ne comprenez-vous pas qu’on soit tenté de scepticisme à l’égard de toutes les vertus ?”

Puis quand je doutais, il me *nommait* des preuves et citait des exemples que je ne pouvais récuser ; puis il ajoutait :

“ D’ailleurs, ouvrez les yeux, prêtez l’oreille et vous croirez —parce que je n’ai pas dit tout ce qu’on peut dire.”

Je vous prie de croire que je trouvais la péroraison fort peu consolante.

CHAPITRE X.

UNE RENCONTRE INATTENDUE.

Pendant quelque temps nos rapports se continuèrent tandisque notre amitié allait toujours se resserrant.

Je m'épuisais en efforts pour le distraire depuis que je savais qu'il en avait tant besoin. Un jour, il n'y a pas longtemps, je lui proposai de parcourir toutes les lignes des chars de la cité (1) de façon à visiter toute la ville sans trop perdre de temps. Il accepta et nous allâmes.

Tout à coup, les chars s'arrêtent, une dame monte et vient s'asseoir précisement en face de nous. En la voyant entrer M. Claute devint d'une pâleur mortelle, ses yeux se fixèrent sur l'étrangère et sa main étreignit mon bras avec une force qui peignait assez la violence de son émotion.

J'examinai la dame avec attention et, le trouble de M. Claute aidant, je crus reconnaître la Céleste de ses confidences, mais vieillie et changée, portant sur sa figure la trace de longues douleurs. Elle leva la vue et me regarda, puis jetant les yeux sur mon voisin, elle porta la main à sa bouche pour étouffer un cri,—je vis que je ne m'étais pas trompé.

C'était un pénible spectacle que ces deux êtres qu'UN MYSTÈRE avait séparés pendant quinze ans et qui étaient là, en face l'un de l'autre, à un ou deux pieds de distance !...... Lui, tenant les yeux baissés, il semblait craindre de la voir, peut-être aussi croyait-il que c'était un rêve qu'il ne voulait pas faire envoler ; sa mobile figure représentait toutes les phases du combat effrayant qui se livrait dans son âme entre l'amour et le devoir.

Elle, au contraire, avait la vue fixée sur lui, ses yeux un peu caves s'étaient animés de "l'expression d'amour et de tendresse" que *lui* y avait un jour vue.

---

(1) Une fameuse institution...... !

Sa figure passait par toutes les couleurs, de temps à autre son regard se portait sur moi, elle semblait comparer nos physionomies, peut-être elle me crut *son* fils. Ses lèvres tremblaient, elle devait souffrir au moins autant que lui. Et moi, j'étais là, muet témoin de cette scène indescriptible: grâce aux révélations du maître je lisais ces deux âmes comme j'aurais lu la mienne, mais je ne pouvais rien !......

Quand nous nous arrêtâmes pour laisser passer le char qui venait à notre rencontre, il me poussa soudain une idée lumineuse: je saisis la main de Claute et lui dit " Maître, venez ! " Comme un enfant il me suivit dans l'autre char, mais en sortant, il se retourna pour la voir, elle le regardait, leurs yeux se rencontrèrent et quel regard de part et d'autre !......

Dans l'autre char nous étions seuls. Le maître promena son regard sur les banquettes vides, il me dit: " Merci !" puis les larmes qu'il refoulait s'élancèrent en cascades le long de ses joues qui, de pâles étaient devenues écarlates.

Avant de l'avoir connu, cette émotion, je l'avoue, m'aurait étrangement surpris; car je me disais. " Bah ! un chagrin d'amour c'est de la *popotte !* pour une belle qui nous *blague* est-ce la peine de s'échiner à pleurer ? essayons auprès d'une autre." Mais ce jour là je comprenais ce qu'était un véritable amour, je compris sa profonde émotion et je respectai sa douleur. Je savais ce que produit une *consolation* indiscrète et je me tus.

Arrivé près de chez lui je l'*éveillai* pour lui indiquer sa rue, nous échangeames une chaleureuse poignée de main, il me demanda:

" Demain ?" Je répondis:

" Oui." Et ce fut tout.

CHAPITRE XI

DÉNOUEMENT SUBIT.

Le lendemain j'allai chez lui, je trouvai...... toutes les pièces complètement vides. Le petit domestique vint à moi : " M. Claute m'a dit de vous attendre pour vous remettre ceci," et il me tendit une lettre à mon adresse.

J'avais l'âme drôlement oppressée quand j'ouvris ce pli qui devait m'expliquer la soudaine disparution du maître et je lus en tremblant ce qui suit :

Mon cher *fils*,

" C'est une erreur de croire que le cœur puisse mou-
" rir ! Voici quinze ans que j'essaye de faire mourir le
" mien et, vous l'avez vu, au moment de l'épreuve, j'ai
" dû répéter le mot qu'on prête à Galilée : *E pur si*
" *muove !*

" Oui, il bat encore ; il a battu hier comme au jour
" que je vous ai déjà dit. Dans cette seule nuit, j'ai
" recommencé toutes mes tortures de quinze ans.

" Je vais encore essayer des voyages, peut-être ils me
" distrairont et là où je vais je suis sûr de ne la revoir
" pas.

" L'avez vous vue ? Avez-vous remarqué ses yeux et
" l'expression de son regard ? Comprenez-vous jusqu'à
" quel point on puisse aimer une telle femme ? Et si
" vous l'aviez vue il y a quinze ans, avant qu'elle n'eût
" souffert !... car je l'ai vu, elle a beaucoup souffert...
" Et pourtant mon Dieu ! chaque jour mes prières sont
" montées au ciel demandant qu'*elle, au moins*, fût
" heureuse.

" Je me suis dit que peut-être si... mais non je ne
" dois pas songer à cela, c'est une folie puisque nous
" étions séparés par... un mystère ! Ce mystère, mon
" ami, je vous l'ai expliqué quand vous ne vous y atten-
" diez pas. Si vous le retrouvez dans votre souvenir,
" ne la maudissez pas, rappelez-vous que vous n'avez
" pas le droit de la juger.

" Je pars ! vous ne saurez pas où je vais ; n'essayez
" pas de le découvrir.

" Oh ! non, mon cœur n'était pas mort. Ne tentez
" jamais de faire mourir le vôtre ! c'est impossible et
" d'ailleurs que serait l'homme dont le cœur serait
" mort ? sinon une bête.

" Oh ! oui, aimez ! quand vous devriez souffrir—au
" moins vous aurez été un *homme*.

" Je laisse le Canada, vous ne me verrez plus, mais
" priez quelques fois pour celui qui aurait voulu être
" votre père.

" Montr.—Septembre 1864." " CLAUTE."

Ainsi donc cet homme était parti. Loin du sol de la patrie il était allé manger le pain si amer de l'étranger. Il était allé chercher une solitude ignorée et, peut-être avant longtemps, une tombe sans prière.

A qui la faute ? A un mystère ; ce mystère, peut-être, plus heureux que moi, vous le trouverez dans ces pages où il doit être, si je m'en souviens. Si vous le trouvez, respectez la volonté du maître :

NE JUGEZ PAS.

e ne
nous
mon
ten-
enir,
avez

yez

ntez
e et
rait

-au

nais
être

,

de
ger.
être

tre,
ges
vez,